

Le baiser de dix-sept heures

Assise sous une paire de seins géants, je l'attends. Le métro arrive à 17h01 et il est là. Il descend à cet arrêt. Chaque jour, cinq fois par semaine. Moi je monte pour rentrer chez moi, quatre stations plus loin. Alors, entre l'ouverture des portes et le bip sonore de la fermeture, j'ai environ sept secondes pour l'embrasser à pleine bouche. Compte à rebours inhumain et divin sous le regard amusé et envieux des passagers. Abandonnée, indifférente au monde alentour, concentrée uniquement sur ses lèvres, sa langue, son étreinte, je fonds... Même la bousculade de fin de journée, les coups d'épaules, les parapluies et les sacs ne nous font pas dévier d'un millimètre. Le temps est précieux, compté, attendu.

Un an que ça dure... On s'est d'abord croisés plusieurs fois, le regard électrisé, un sourire stupide aux lèvres, le coup de foudre. Ensuite on s'est retrouvés toujours à la même porte, la deuxième du quatrième wagon. Nos croisements se déroulaient comme au ralenti. Puis on est passés du sourire béat au hochement de tête complice puis du frottement d'épaule à la bise classique. Et, le même jour, on a visé juste : la bouche de l'autre, les lèvres effleurées, la langue.

C'est si fort, c'est incroyable. On n'a jamais échangé un mot, à peine un *à demain*... On ne sait rien l'un de l'autre, ni le prénom, ni l'âge, ni aucun détail que les amoureux échangent dès le premier rendez-vous. J'ai ma vie, lui la sienne et rien ne peut nous dévier de ce rituel de fin d'après-midi. C'est aussi court que vital, je n'imagine par une journée sans cette décharge électrique.

Le weekend est long, je n'attends que le lundi soir, je suppose que lui aussi. J'en suis raide dingue, complètement raide dingue et pourtant, jamais je n'ai cherché à le dévier de sa trajectoire et lui non plus. Il faut croire que comme moi, il vit en famille et ne souhaite pas tout quitter ou n'en n'a ni la force ni le courage. Qui connaît les entraves des autres ?

Quatre saisons, déjà, vécues sous terre. Les lourds manteaux mouillés de l'hiver interminable, les chaussures épaisses et mouillées, les écharpes. Les couleurs du printemps qui bourgeonnent même sans air ni

lumière, les épaisseurs prêtes à affronter les giboulées déstabilisateurs. La légèreté de l'été qui laisse deviner un corps solide, beau, prometteur, ses galbes, ses contours, des tenues qu'on choisit pour sept secondes, le temps d'un regard appuyé, du baiser, d'un effleurement à peine ébauché, frustrant. Les lainages de l'automne doux et confortables, leur épaisseur rassurante. Je l'ai vu dans tant de tenues...cintré dans des manteaux élégants, drapé dans des écharpes improbables, à peine couvert d'une chemise en lin, si légère...

Que sais-je de lui finalement ? La douceur de ses mains, son parfum qui me chavire, la couleur de ses yeux, de ses cheveux, son sourire franc et sincère, son odeur presque épicée, son alliance en or blanc.

Jamais je n'ai parlé à quiconque de ce rendez-vous aussi bref qu'indispensable. Qui peut comprendre que jamais nous ne nous sommes parlés ? Qui ne me reprocherait pas cette infidélité de sept secondes par jour, trente-cinq par semaine ? Qui entendrait cet amour fractionné mais sincère ? Qui peut penser que, parfois, des miettes peuvent combler ?

Pourtant je rêve de temps avec lui, une minute, une heure, une nuit. La densité de nos baisers laisse apparaître quels pourraient être nos embrasements...j'en rêve jour et nuit, en fait je ne pense qu'à ça.

Nos ennemis sont multiples pourtant : une collègue qui m'accompagne, une connaissance qu'on croise... Un cerne d'amertume, une expression accablée font comprendre, alors, que ce soir ce n'est pas possible. Les jours fériés interminables, les grèves insupportables, les vacances incontournables dont on prévient l'autre par un *pas là pour dix jours Mon Ange...*

Jamais une quelconque maladie ne nous a interdits ce rendez-vous. On s'est vus, parfois, fiévreux, le regard brillant, enrhumés ou fatigués. Mais rater ce rendez-vous est inenvisageable. Cet amour est la bénédiction de nos employeurs...

Ces sept secondes gomme tous les instants lisses de ma journée. Elles sont ma douche intime, ma nouvelle peau. Le hasard l'a mis sur mon chemin et je l'en remercie. Dieu l'a montré du doigt.

Chaque jour, pourtant, en attendant la rame, je ne peux m'empêcher d'imaginer qu'il ne sera peut-être pas là, plus là. J'en ai les larmes aux yeux instantanément. Je crois que je ne m'en remettrais pas. L'idée même que cela puisse arriver me donne l'envie de griffer les murs et je m'ébroue de larmes avant qu'il n'arrive. Je dois être belle pour lui, présentable, désirable.

Une fois, une seule fois, après des jours et des nuits de réflexion, j'ai tenté de lui parler pour lui dire mon amour, pour savoir son nom, pour connaître sa voix. Chaque phrase était pesée, pensée, chronométrée. Mais à peine avais-je esquissé un mot, il a posé un doigt, délicatement sur ma bouche, annihilant toute tentative d'approche dans un sourire de miel irrésistible. Je ne sais pas comment interpréter cela. A-t-il voulu garder nos précieuses secondes pour m'embrasser ? Voulait-il simplement me faire taire ? Etait-ce une manière de me faire comprendre que je ne peux en espérer davantage ? A-t-il quelque chose à cacher ?

Mais je n'ai pu en rester là. Car, même si ce baiser quotidien est la meilleure chose vécue ces derniers mois, allons nous continuer comme ça, des semaines encore, des années ?

Son attrait a, irrémédiablement, altéré ma vie. Je ne peux plus être, pleinement, avec les miens en pensant à lui absolument chaque heure du jour et de la nuit. Je commence à me sentir honteuse, coupable. Et pourtant le crime est bien léger...

La seule solution qui m'est venue à l'esprit. La seule possibilité d'approche qui n'amputerait pas nos secondes, qui m'éviterait de parler, c'est de lui écrire. Je vais glisser ma lettre dans sa poche, il devra bien alors, me lire, m'entendre, me comprendre. Me répondre ?

J'ai passé trois nuits à écrire un mot pourtant bien court. J'ai recommencé cent fois, pris des directions différentes, parfois contradictoires. Le seul moteur qui m'alimente est la soif de le connaître, l'envie d'aller plus loin. J'ai été, tour à tour, romantique, amoureuse, désespérée, fataliste, énervée pour finalement accoucher d'un message dont je ne suis pas totalement satisfaite.

Ecrire m'a fait réfléchir, j'ai réalisé que les bonheurs de la vie ne sont, finalement, que des instant fugaces, des concentrés purs d'environ sept secondes : Une taffe de cigarette, une gorgée de vin, trois accords de guitare, une porte qu'on ouvre ou qu'on ferme. Le temps d'une prise d'élan, d'une respiration. Le temps d'ouvrir une lettre, de la poster, de la déchirer. Le temps de prononcer un mot d'amour ou une insulte. Le temps d'ouvrir un livre, de le refermer, de prendre une photo, de la regarder, de monter sur un podium, de dire oui ou non, de capter l'attention ou d'y renoncer. Le temps d'un coup de frein avant l'impact, d'un regard. Le temps de lire un texto, le temps entre la gâchette et la cible. Le temps d'un coup de foudre. Le temps que met une main pour passer d'un sein au ventre, le temps d'un orgasme...J'ai essayé de lui dire tout ça, de lui expliquer mon besoin de partage, d'approfondissement et de mise au point. Maladroitement mais honnêtement.

Les sept secondes qu'il m'a fallu pour mettre cette enveloppe dans sa poche ont suffi à me persuader que je jouais là mon va-tout avec ce grand amour inconnu et fugace. Il n'a pas eu le temps de réagir, j'avais déjà disparu dans le tunnel. Je n'en ai pas dormi de la nuit.

Ma journée fut interminable. Je ne sais pas comment j'ai pu travailler ni parler avec mes collègues. Mon cerveau fonctionnait en parallèle. J'ai réalisé, ce jour là, qu'on pouvait se trouver à deux endroits différents sans le dévoiler. J'ai compris qu'on pouvait dialoguer avec une personne sans même l'écouter, j'ai réalisé qu'on pouvait prononcer des paroles comme un robot programmé, présent mais ailleurs, efficace mais lointaine, apparemment attentive mais déconcentrée.

Le trajet jusqu'à la station de métro fut une parenthèse d'amnésie. Aucun souvenir du temps qu'il faisait ni des dangers de la circulation. Je suis arrivée, comme d'habitude vers 16h 55. Mon cœur battait si fort... j'avais l'impression que les gens se retournaient vers moi pour savoir d'où venait ce son de basse qui vibrait dans ma poitrine, dans mes tempes. J'étais tellement tendue que j'aurais pu laisser passer tous les membres de ma famille, sans même les reconnaître.

Enfin, la rame est arrivée, dans son tremblement habituel, son souffle tiède. Je n'ai pas détourné le regard pour observer l'approche. Comme

on attend une gifle ou une caresse. J'ai attendu que la porte se cale parfaitement face à moi, comme d'habitude. J'ai fermé les yeux durant le crissement du frein que je percevais jusqu'à lors comme une musique rêvée, annonciatrice de bonheur. Quand, enfin, mes paupières se sont soulevées, la foule descendante me masquait l'intérieur du wagon. J'ai attendu immobile, laissant les fourmis de 17h me contourner de part et d'autre, indifférente à cette ombre anonyme et immobile qui n'était qu'une parmi des centaines.

Alors, le wagon s'est dévoilé. Les couleurs orangées, pour la première fois, m'ont aveuglée. Jamais je n'avais connu cela. Mes yeux ont balayé l'espace, fébrilement, cherchant la silhouette que je connais par cœur, dont je sais chaque contour, chaque angle. Une grosse dame bouchait encore ma vue, installée d'une manière grotesque en plein milieu de la porte. Je l'aurais giflée. Je me suis mise à trembler. Il n'est pas là, à sa place habituelle, adossé à la barre métallique contre laquelle il cale son corps légèrement vouté. Je n'arrive pas à faire un pas, les portes vont bientôt se fermer et je suis paralysée devant le wagon, plusieurs mètres sous terre, au milieu d'une fourmilière inhumaine et indifférente.

Le bip sonore et agressif annonce la fermeture imminente, il me surprend brusquement comme un réveil, comme une alarme.

Je m'avance, enfin, anéantie et désespérée, le regard rivé au sol comme une condamnée, une pénitente. Et, au moment où je vais franchir le double battant des portes voraces, une main se pose sur mon épaule, délicate mais ferme. Je ferme les yeux, c'est son parfum...